

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

La force physique chez M. Louis Cyr, a été un héritage de ses parents. — Il a appris au sein de la famille à avoir le culte de la puissance des muscles. — Dans les champs de son père, à l'école de M. Martin, puis plus tard, dans les manufactures de Lowell, il devient policier puis hôtelier et remporte le championnat du Canada. — Vie des théâtres et vie des cirques. — La protection de M. Fox. — La manière de charmer les ennuis du métier. — Louis Cyr avec le cirque Ringling. — Incidents de voyage.

CHAPITRE IV

Les leçons de mes bons parents. — Une messe au milieu des noirs. — Le "bluff" des Américains.

Au cours de mes longs voyages, c'était toujours un chagrin nouveau pour moi, chaque fois qu'il m'était impossible d'assister à la messe du dimanche.

C'est que, dès notre enfance mes bons parents avaient mis tout leur zèle à nous inculquer de solides principes religieux.

Je me souviens qu'à chacune de mes visites au foyer, la suprême recommandation de ma mère revenait, toujours la même:

— "Et surtout, mon gros Louis, n'oublie pas l'église."

De retour à Saint-Jean de Matha, c'était ma femme alors qui se mettait de la partie; et elle aussi a fait large sa part, je vous l'assure. Combien de fois, m'apprenant à revêtir un costume, à la veille de paraître en scène, ne le trouvais-je pas bourré de médailles et de scapulaires, que ma chère compagne de vie y avait cousus au départ. Dans mes malles, c'étaient des livres de prières.

Avec, autour de moi, de tels exemples, il m'eût certes été bien difficile d'oublier mes devoirs de catholique.

Je vous avouerai tout naïvement que jamais il ne m'est arrivé d'avoir à soutenir un grand match sans qu'au préalable je n'eusse reçu, à quelque messe du matin, la Sainte-Communio. Il me semble qu'alors je pouvais y aller avec plus de cœur; les accidents possibles, je ne les redoutais plus, j'étais prêt pour le grand départ.

Mon désir toujours intense de ne jamais manquer la messe du dimanche m'amena des aventures assez singulières.

Ainsi, un jour, me trouvant encore avec le cirque Ringling, j'arrivai à Saint-Louis, dans l'Etat de Missouri.

Horace Barré était avec moi.

Nous demandâmes une église catholique et un policeman de faction nous indiqua, au bout d'une rue, un clocher que surmontait une croix dorée.

L'office divin n'était pas encore commencé, à notre arrivée.

Barré, qui avait pris les devants, fila tout droit, dans la grande allée, pour aller se poster dans un des premiers bancs. A nous deux, nous prîmes la place de quatre.

Un bout de prière, puis nous nous mîmes à inspecter discrètement les lieux.

Barré regarda derrière lui et il eut un soubresaut qui me fit à mon tour tourner la tête.

Horreur! le temple sacré était rempli de nègres. Hommes, femmes, enfants, tous nous regardaient avec des yeux ébahis. En vérité, le spectacle n'était pas banal.

Barré me dit: "Qu'en pensez-vous? N'avons-nous pas l'air de deux naufragés, dans un abîme ténébreux? Que faut-il faire? Sortons!"

Cependant il était clair qu'aucun danger imminent n'était à craindre. Il est vrai que bien des yeux, d'où jaillissaient des lueurs parfois étranges, étaient fixés sur nous, mais dans ces yeux on lisait la bienveillance. Donc, je me penchai vers Barré et lui soufflai à l'oreille: "Restons ici; attendons les événements, si jamais nous racontons nos aventures, nous aurons là un épisode intéressant à offrir à nos amis."

Tout à coup, de derrière l'autel, une longue théorie d'enfants surgit et défila dans le chœur. Ils allèrent tous, fort dignement, s'installer sur les bancs qui leur étaient réservés. A côté de nous passèrent une dizaine de religieuses. Tout ce monde-là; je n'ai pas besoin de le répéter était noir. J'étais réellement ému, car tous les visages étaient illuminés par les rayons bienfaisants d'une foi vive. Moins la couleur de la peau, tout cela faisait renaître dans mon esprit les belles scènes qui se déroulent dans nos églises de village, quand du haut du clocher le carillon appelle les croyants.

Barré avoua que ça lui faisait un drôle d'effet.

Le prêtre qui dirigeait cette paroisse noire était un noir. Ce fut pour nous une nouvelle surprise; nous nous attendions à rencontrer là au moins une autre couleur. Vêtu des ornements sacrés il nous semblait quelque personnage mystique entrevu dans le fond d'un rêve. Je vous assure que nous entendîmes sa messe avec une émotion toute particulière. C'est lui qui fit le sermon.

Ce jour-là, le premier coup de canon qui déclarait la guerre entre l'Espagne et les Etats-Unis avait été

tiré. Il profita de cette circonstance pour indiquer à ses compatriotes la ligne de conduite qu'ils devaient suivre.

— Mes frères, s'écria-t-il, n'oubliez pas que vous devez la liberté au peuple américain. C'est ce grand peuple qui autrefois se révolta à la pensée de l'esclavage dans les horreurs duquel nous tenaient les nations civilisées. Nous lui devons de la reconnaissance, et je suis convaincu que vous réclerez avec ferveur les prières qui demanderont à Dieu de bénir les armées des Etats-Unis."

Après ce discours, prononcé entre l'évangile et l'offertoire, le vénérable curé noir acheva de dire sa messe. Au moment de la bénédiction, lorsqu'il leva vers nous, dans un de ses surplis, j'étais tout bouleversé.

En sortant de l'église, mes premières paroles à Barré, furent celles-ci:

— "Cette bénédiction nous portera bonheur."

Je me souviens toujours avec un plaisir extrême de cette messe entendue dans une église où le prêtre était noir, les enfants de chœur noirs, les religieuses noires, où tout enfin était noir, excepté les âmes.

Barré et moi n'étions pas les seuls catholiques, dans la troupe des figurants du cirque Ringling. Bien souvent, il s'en trouvait une vingtaine pour nous suivre à l'église.

J'en ai même rencontré qui faisaient du prosélytisme; tel ce brave Jerry Hooton, un grand Irlandais, boute-en-train de nos courses et croyant comme sait l'être un fils de la Verte Erin.

Hooton avait comme compagnon favori un équilibriste du nom de Sam Burkes. Or, un beau jour, il se mit en frais de le convertir à notre religion et telle fut l'éloquence qu'il déploya, si convaincants furent ses arguments, qu'il réussit à la tâche.

Burkes manifesta ouvertement enfin son désir de se faire catholique. Il fut décidé que Barré, Hooton et moi mettrions en commun nos connaissances des dogmes de l'Eglise

pour préparer le néophyte à la grande cérémonie de la conversion.

Ce fut dans le Nebraska, un dimanche, que Burkes fut baptisé et reçut pour la première fois la Sainte-Communio.

La cérémonie était présidée par le révérend Père Hickey, que j'avais connu autrefois à Lowell.

Nous étions là réunis une vingtaine de catholiques autour de notre camarade, dont le recueillement nous édifia fort. Pour clore la fête, le Père Hickey nous fit une touchante allocution.

On m'avait prié d'être le parrain de Burkes, ce que j'acceptai avec le plus vif empressement.

Pauvre Sam! il est mort, depuis cinq ou six ans, tué accidentellement alors qu'il exécutait son tour favori.

Ce dernier était des plus périlleux. Grimpé au haut d'une échelle, Burkes en écartait les montants et restait alors suspendu à une grande hauteur, en équilibre sur le bout d'une perche d'où il se laissait enfin glisser sur le sol.

C'est un souvenir ému que je conserve de ce compagnon de nos voyages et de nos périls.

Ces incidents de notre vie journalière, où il nous arrivait ainsi parfois de goûter aux joies et aux consolations que nous offre notre culte, nous faisaient oublier un brin les côtés rudes du métier, les horreurs dont nous étions témoins sous la tente.

Car, dans le cirque Ringling, il n'en

manquait pas de spectacles bien propres à nous faire prendre en pitié notre pauvre humanité.

Le défilé des "phénomènes" et notre voisinage avec ceux-ci laissaient plutôt chez nous une impression de dégoût.

C'était le fameux Zoulou, un vieillard, qui montrait, dans le creux de son estomac, le corps d'un enfant, moins la tête, lui émergeant des chairs. C'étaient encore les deux mulâtresses, âgées de trente ans alors, liées ensemble par les muscles abdominaux et qui dansaient des giguees échevelées. Plus loin, c'était un jeune homme de vingt-cinq ans, avec son pied de trente pouces de longueur et dix pouces de largeur, accroché à l'extrémité d'une jambe énorme.

Et pour compléter ce dernier tableau, on montrait l'homme à trois jambes, — la troisième, placée au bas du dos, lui servant de siège. Puis, venaient la main, haute de trente pouces à peine et, à côté d'elle, un Chinois de huit pieds et demi, flanqué de l'"homme montagne", un

nommé Harris, qui pesait cinq cent soixante livres.

Que sais-je encore? Il y avait toute une collection de ces horreurs: pauvres malheureux pour qui la nature avait été cruelle et dont la seule ressource, dans ce bas monde, était d'exhiber leurs affreuses difformités.

Mais tel encore le drôlatique trouve large sa part. Vous vous souvenez sans doute de l'homme-fauve, celui-là, le dernier de son espèce, qu'on avait réussi à capturer dans les forêts de l'Afrique et que nos cirques américains montraient aux badauds ébahis. Eh! bien, ce gaillard était le plus charmant garçon du monde. De sauvage, il n'avait que l'extérieur: de la teinture rouge par tout le corps, des anneaux passés dans le nez et les oreilles, un air de bête féroce emprunté, et le déguisement était parfait.

L'homme-fauve était un blanc comme vous et moi, qui s'amusaient fort de sa supercherie et à qui le métier rapportait des écus à remuer à la pelle.

Oh! le "bluff" américain: comme il trouvera bien toujours des gogos à qui parler!

Il m'a toutefois fallu, malgré que cela me répugnât profondément, en faire aussi ma part, quand j'étais avec le cirque Ringling. Pour être plus exact, disons plutôt que je me suis contenté de laisser faire. Car jamais je n'aurais moi-même songé à m'annoncer au moyen des exploits abracadabrants qu'on me faisait accomplir... sur les placards. Un coup d'oeil jeté sur ces derniers vous donnera une idée de ces réclames échevelées.

On y lisait entre autres perles: — "Venez voir Louis Cyr, l'invincible géant canadien, l'homme le plus fort qui soit passé sur la terre depuis la création du monde. Son salaire est de \$2,000 par semaine et une somme de \$25,000 est offerte à qui l'égalera."

Puis, des illustrations me montrant debout, avec, sur les épaules, une plateforme portant vingt-cinq hommes; une autre me faisant voir tenant à bras tendu un poids de neuf

cent quatre-vingt-sept livres; une troisième où l'on me plaçait sur l'abdomen une longue planche portant un énorme éléphant — et combien d'autres bonnes encore!

Au fond, je ne m'en suis pas mal trouvé, et, comme les patrons étaient contents, j'aurais eu tort de protester.

(A suivre samedi prochain.)
Pour copie authentique:

L. Cyr

Les Mémoires de Louis Cyr
 L'Homme le plus Fort du Monde



TOUT LE MONDE ETAIT NEGRE.

REPRODUCTION D'UNE RECLAME DU CIRQUE RINGLING.



120P-010/26-27.47
 Fonds d'archives Louis-Cyr.
 Service des archives et de gestion des documents.
 Université du Québec à Montréal.

TROISIEME PARTIE

Louis Cyr Champion

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

La force physique chez M. Louis Cyr, a été un héritage de ses parents. — Il a appris au sein de la famille à avoir le culte de la puissance des muscles. — Dans les champs de son père, à l'école de M. Martin, puis plus tard, dans les manufactures de Lowell. — Il devient policier puis hôtelier et remporte le championnat du Canada. — Vie des théâtres et vie des cirques. — La protection de M. Fox. — La manière de charmer les ennuis du métier. — Louis Cyr avec le cirque Ringling. — Incidents de voyage.

CHAPITRE V

La mort de près. — En chaland ou en canot. — La dernière poignée de main à M. Préfontaine.

Les incidents de voyage, soit au Canada, soit aux Etats-Unis, que ce fût au milieu des grands cirques ou

pendant mes courses diverses à travers le continent, revêtirent parfois un caractère plutôt macabre.

Un jour, à Saint-Louis, dans l'Etat de Missouri, une pauvre femme, une Française, fut tuée accidentelle-

ment à quelques pieds de l'endroit où je me tenais, attendant mon tour pour paraître en scène.

C'était une amazone qui avait pour spécialité de se tenir debout sur la croupe de chevaux lancés au galop.

Au "Colossal Building" de Saint-Louis, alors que nous trouvions réunis, les deux cirques de Robinson et des frères Ringling, elle alla se casser la tête sur le sol, au cours d'une grande représentation.

Nul doute que pour le grand nombre des spectateurs, ce dût être là l'attraction principale de la soirée. Pour moi, l'incident me frappa péniblement, n'étant pas suffisamment américanisé pour goûter les sensations de ce genre.

A Barré et à moi, il nous arriva aussi de voir la mort de près. Ainsi, par une nuit de juin, vers 3 heures du matin, le cirque entier faillit y passer.

Le train qui nous portait sauta hors de la voie. Ce fut un fracas assourdissant qui vint nous arracher brusquement à notre repos bien mérité. Le cahotement violent provoqué par le heurt des roues sur les dormants en bois nous secoua tous pendant plusieurs secondes, qui nous parurent des siècles. Nous allions donner de la tête sur le rebord de nos lits.

Horace Barré, mon plus proche voisin, toujours plutôt disposé à se moquer même de la mort, trouva le moyen de placer son mot:

— "Ho! mon vieux, c'est le temps de te repentir", me dit-il, pendant que sa face gouailleuse émergeait de la montagne d'oreillers où elle était enfouie.

Cependant, l'heure n'était guère aux éclats de rire. La situation était plutôt affreuse. Par tout le convoi, c'était une véritable panique. Les bêtes mêmes, semblant deviner d'ins-

inct les dangers courus, prenaient leur part du charivari, et de notre wagon, nous entendions l'affreux concert de leurs hurlements.

Quand le calme se fut un peu rétabli, il nous fut alors possible de mesurer l'étendue du péril dont nous venions d'être menacés: la locomotive s'était arrêtée à l'entrée d'un pont temporaire du haut duquel nous eussions été précipités dans un abîme de cent cinquante pieds de profondeur.

Le bilan de l'accident: trois chameaux et une demi-douzaine d'autres bêtes tués. La Providence voulut qu'aucun membre du personnel ne fut même blessé.

Ce n'est pas là toutefois la seule occasion où je pus être justifiable de croire ma dernière heure venue.

Il y a quelque vingt-deux ans, alors que je voyageais pour mon compte personnel, j'avais à traverser le fleuve Saint-Laurent pour me rendre à Lanoraie. C'était à l'autonome; tard dans la saison.

Il y avait bien la "Mouche à Feu" qui faisait le service, à Sorel, mais le temps me manquait pour volturer jusque là mes haltères.

Depuis plusieurs jours, le vent soufflait en tempête. La seule embarcation laissée à ma disposition était un énorme chaland que les vagues soulevées avaient submergé.

L'individu préposé à la traversée me paraissait être un bon gars, je voulus le décider à me transporter sur l'autre rive avec mes appareils. Il refusa net, prétextant qu'il était impossible de renflouer à temps son chaland. Sur mes instances, il finit toutefois par accepter dix dollars, — alors qu'il en exigeait d'à bord vingt, — et ma promesse de l'aider, avec mes gens, à remettre l'embarcation à flot.

A la besogne. Mon beau-frère Alexis Gravel, nous prêtant main forte, bientôt tout fut prêt pour le départ.

Afin d'annuler la violence du vent, il nous fallait remonter le courant jusqu'à un mille plus haut, pour de là nous laisser ensuite filer à la dérive. Malheureusement, les distances furent mal calculées: l'instant d'a-

près nous nous retrouvions en plein milieu du Saint-Laurent, luttant en vain contre l'impétuosité du courant. Pour comble de déveine, l'eau se mit à nous envahir; le chaland semblait un panier percé.

— "Aux rames tous ensemble" hurla le capitaine de l'expédition.

Sur le point de couler à fond, nous n'attendîmes pas qu'on nous répât l'injonction.

Trois ou quatre fois nous crûmes notre dernière heure venue.

P arfois il nous fallait laisser là les rames pour vider en toute hâte le chaland prêt à somorer.

Enfin, après une heure d'angoisse, nous atterrîmes, à environ deux milles en aval de Lanoraie.

Une autre fois, ce fut en traversant de Hawkesbury à Grenville, qu'une aventure semblable m'arriva. Ma femme était avec moi.

Comme à Lanoraie, le préambule fut une discussion avec le passeur.

— "Combien est-ce que cela pèse, tout votre "tremblement" ?

— "Oh!... pas beaucoup."

— "Encore?"

— "De mille à douze cents livres", répondis-je au hasard, ne voulant pas décourager du coup mon homme. Le fait est qu'il y en avait bien une tonne de ferraille que je traînais avec moi.

Mais qui fut attrapé en fin de compte, ce fut moi-même. L'embarcation de mon navigateur d'eau douce n'était qu'une modeste chaloupe. Aussi, fallait-il l'entendre, lui, pester, lorsqu'il se vit en frais d'y entasser mes appareils.

Deux commis-voyageurs y montèrent en même temps que ma femme et moi. Or, à peine avions-nous quitté la rive, que notre embarcation se mit à faire eau de toutes part. Le bois en était littéralement pourri, circonstance dont le passeur s'était bien gardé de nous prévenir.

Les deux commis-voyageurs maudissaient le moment de notre départ d'Hawkesbury; ma femme, elle, naturellement, ne pensait qu'à invoquer saints et saintes, et, quant à moi, tout en sentant des petits frissons me courir par l'épiderme, je m'exténuais à rejeter dans la rivière l'eau qui entralt gros comme cela! dans la chaloupe. Les planches de cette dernière allaient se disjoindre pour de bon, lorsqu'enfin nous abordâmes à bon port.

Qu'importe! mes engagements à Grenville allaient être remplis et la pensée des dangers affrontés disparaissait devant le plaisir que je goûtais à ne fausser pas compagnie à nos charmants compatriotes de là-bas.

Car, — permettez-mois de le dire, bien que cela puisse toucher à de la vantardise, — le grand point d'honneur que toujours je me suis fait à été d'être scrupuleusement ponctuel pour paraître en scène à l'heure exacte fixée par mes engagements.

Laissant de côté le souvenir des deux incidents dont je viens de parler, je franchirai du coup une période de vingt ans, pour en venir à rappeler une troisième aventure du genre, qui m'arriva à Shawinigan Falls.

Il n'y a que trois ans de cela. Cette fois-là, une représentation était affichée pour le dimanche soir, à Shawinigan. Impossible de traverser la rivière sans se fier uniquement à la solidité de la glace.

Et cette dernière était moins que sûre. Mes gens et moi n'en tentâmes pas moins le hasard.

C'était annoncé, il fallait être là.

Afin de diminuer les dangers, nous partîmes deux par deux, à assez longs intervalles, l'homme de cerfile se tenant accroché aux habits de celui qui le précédait. Vingt fois je crus que la glace allait céder, et vingt fois je me surpris à maudire notre témérité.

A Shawinigan, on ne nous attendait plus, bien loin de penser que nous serions lancés dans une aussi folle aventure.

C'est avec émotion toute particulière que je rapporte cet incident, car il m'apporte à la mémoire le nom d'un homme qui a été aussi pour moi un protecteur en même temps qu'un idole des foules.

Je veux parler de l'honorable Raymond Préfontaine.

Au départ de Montréal pour la tournée qui devait ainsi me conduire à Shawinigan Falls, je faisais la rencontre, à la gare Windsor, de M. Préfontaine s'en allant en Europe. J'allai lui serrer la main.

— "Ah! tu es toujours donc dans la bataille", me dit-il sur ce ton jovial qui lui était familier; "cesse donc cela. Tu sais bien que tu es malade; tu n'es' pourtant pas pour mourir en accomplissant des tours de force"....

Hélas! c'était son cadavre à lui que nous rapportait, quelque temps après, un navire de guerre des flottes britanniques.

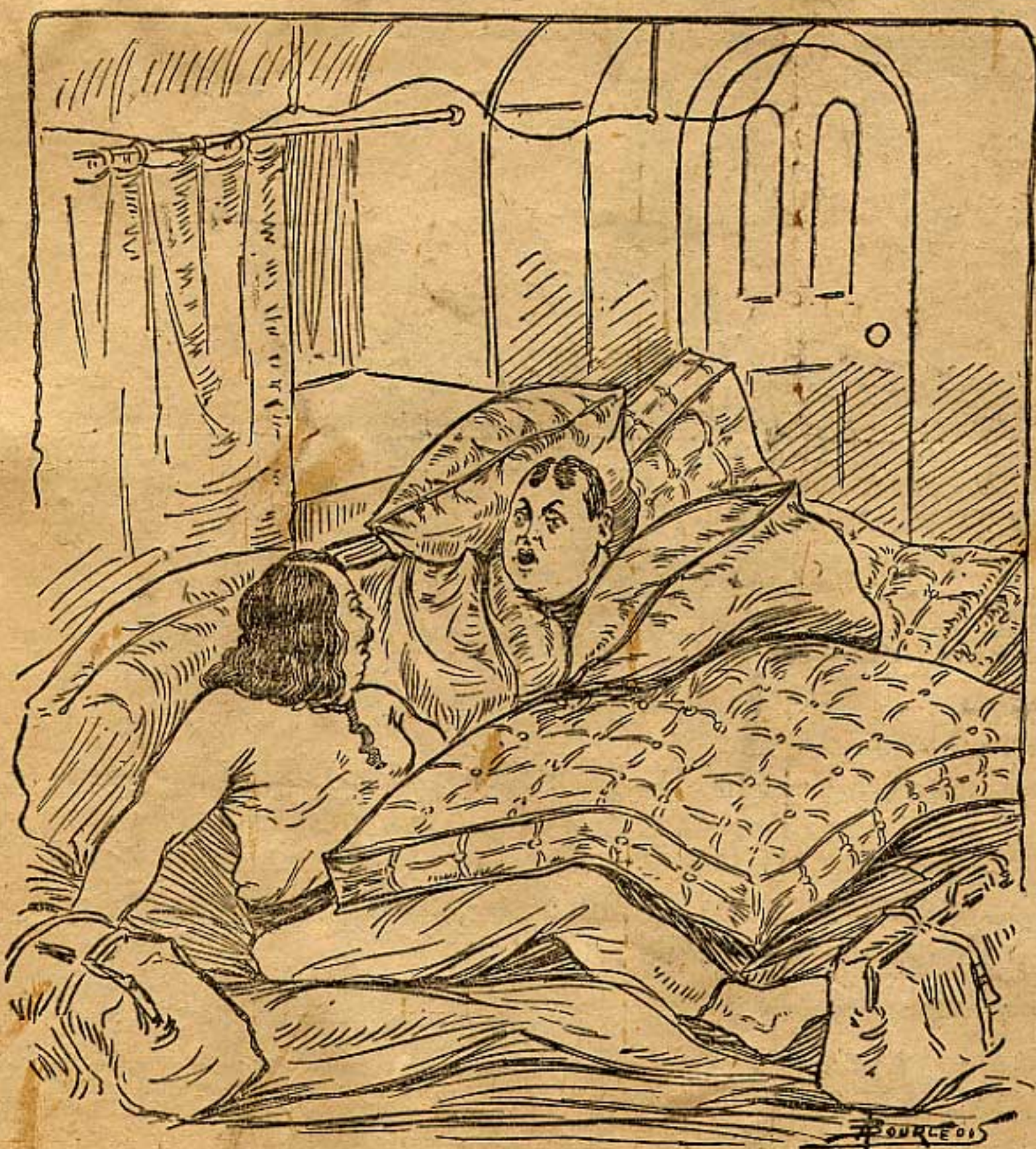
A sa mémoire j'offre moi aussi, comme tant d'autres ont à le faire, mon tribut de reconnaissance.

(A suivre samedi prochain)

Pour copie authentique:

L. Sept-Sept

Les Mémoires de Louis Cyr
L'Homme le plus Fort du Monde



"C'EST LE TEMPS DE TE REPENTIR."

TROISIEME PARTIE

Louis Cyr Champion

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

La force physique chez M. Louis Cyr, a été un héritage de ses parents. — Il a appris au sein de la famille à avoir le culte de la puissance des muscles. — Dans les champs de son père, à l'école de M. Martin, puis plus tard, dans les manufactures de Lowell. — Il devient policier puis hôtelier et remporte le championnat du Canada. — Vie des théâtres et vie des cirques. — La protection de M. Fox. — La manière de charmer les ennuis du métier. — Louis Cyr avec le cirque Ringling. — Incidents de voyage.

CHAPITRE VI

▲ travers le Canada et les États-Unis. — Suite de mes aventures de voyage.

Il s'est rencontré parfois des périls dans lesquels je me suis trouvé menacé avec tous ceux qui me sont chers.

Ainsi en a-t-il été lors d'un voyage que je fis à Claremont, dans l'Etat du New-Hampshire, il y a quelque trois ans.

J'avais été invité là, en mars 1905, pour donner une représentation au bénéfice de l'Union Canadienne-Française, qui donnait son dix-neuvième bal annuel.

Je partis avec ma jeune fille et ma nièce Rose-Anna.

L'accident que je veux rappeler se produisit alors que nous nous trouvions encore à quelques milles de Claremont.

Le convoi filait à grande allure, sur le flanc d'une montagne; à deux cents pieds au-dessous de nous, c'était la rivière.

Soudain, l'un des énormes ressorts du wagon qui nous portait, se brisa, et les roues sur lesquelles il s'appuyait, vinrent défoncer le parquet de la lourde voiture à l'endroit même où nous causions.

Ce fut pendant toute une minute un cahotement affreux, un vacarme assourdissant, comme celui de vingt-cinq pièces d'artillerie ouvrant leur feu en même temps.

Cette fois, j'eus peur, car avec moi se trouvait pour ainsi dire ma seconde vie; mon enfant.

Enfin, le train stoppa. On nous invita à passer dans un autre wagon, et le train reprit sa marche.

Déjà nous étions entrés en gare de Claremont, que les voyageurs n'étaient pas encore revenus de leur profond émoi.

L'incident se termina pour moi de façon plutôt drôlatique. Les journaux de Claremont se mirent de la partie. J'ous les "honneurs" de la caricature.

L'une de ces dernières me montrait soulevant sur mes reins le wagon endommagé, pendant que le conducteur posait des ressorts neufs. Et dans la foule des curieux plantés là bouches ouvertes, une vieille femme desséchée par les ans qui s'écria d'admiration :

— "Oh oh! voilà bien mon affaire. — le "husband" idéal!"

Ailleurs, on montrait le même conducteur de convoi, émerveillé devant l'exploit accompli. — Imaginez, plus de cent mille livres sur le dos! se mettant à genoux pour solliciter la faveur de recevoir de mes propres mains mon billet de passage.

Le fait est qu'on en avait bien bâti, des légendes sur mon compte, lors de notre mésaventure, — et cela même sur le convoi qui nous transportait à Claremont.

Que j'eusse été avec les compagnies théâtrales ou figurant des grands cirques américains; ou bien encore, que le hasard des voyages

m'appelât dans les villes ou les campagnes des États-Unis ou du Canada, j'ai toujours rencontré chez nos compatriotes le plus sympathique, le plus cordial accueil.

Chez les Canadiens-français, un des nôtres se sent partout chez soi.

Dans le Nebraska, dans le Montana, et par tout le nord des États-Unis, j'ai goûté, au milieu des courageux pionniers de notre race dans ces régions, des instants de joie réelle, des heures inoubliables.

Un jour, alors que j'étais encore avec le cirque Ringling, nous arrivâmes à Butte City. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque, en descendant en gare, je me trouvai en face d'une fou-

le de plusieurs milliers de personnes, qui, fanfare en tête, venait au devant de moi.

Naturellement, l'ami Horace Barré avait aussi sa large part des honneurs que nous partageons d'ailleurs toujours en bons copains.

Un souvenir me revient toutefois ici à la mémoire, qui me rappelle certains des bien rares démentis que j'eus, de par la vie, avec des compatriotes.

C'est à une vingtaine d'années en arrière qu'il me faut remonter, à une circonstance où je ne me trouvais en course pour aucune représentation à donner.

J'étais à Saint-Hyacinthe, lorsque j'appris qu'une grande assemblée politique devait avoir lieu à Saint-Hugues, où habitait mon frère, Pierre. C'était pour moi une excellente occasion d'aller causer avec lui et d'entendre, en même temps, de jolis discours. Oh! les élections d'autrefois! Elles étaient plus étonnantes qu'aujourd'hui. On ne craignait pas alors de se servir des arguments les plus terribles pour appuyer sa cause. Souvent les coups de poing, énergiquement appliqués, étaient la meilleure façon de poser la base d'un raisonnement. Par bonheur, les moeurs se sont adoucis, et l'on peut actuellement, sans la moindre crainte de rencontrer un Galarneau, se rendre à Saint-Hugues, et en revenir.

Galarneau était un géant d'une force extraordinaire, qui en imposait à tous. Il avait la réputation d'être le batailleur le plus puissant du district de Saint-Hyacinthe. Tout le monde en avait peur, quand il avait bu, car il était réellement dangereux. A propos de tout et à propos de rien, pendant ses crises alcooliques, il assommait les gens. Toujours mal vêtu comme les chemineaux en maraude, il avait la manie de la politique, non pas à la

manière de ceux qui l'exploitent pour atteindre aux honneurs ou s'enrichir, mais à sa manière. Ainsi, à toutes les assemblées politiques de son comté, on voyait apparaître cet homme étrange. "Si Galarneau prend un coup, disait la foule, il y aura du bruit, et malheur à celui qui sera imprudent."

Donc, Galarneau, prit en même temps que moi, il y a une vingtaine d'années, le train qui quittait St Hyacinthe pour nous conduire à St Hugues.

De St Hyacinthe à St Hugues, tout alla bien. Les grandes questions du jour furent discutées avec assez de calme. A St Hugues même, je dois dire que la paix ne fut pas trop troublée et, si ma mémoire est fidèle, les orateurs remportèrent un véritable succès. Mais le succès de Galarneau — un genre de succès qui lui était particulier — fut splendide. Il avait bu assez pour perdre le peu de timidité qui reste à l'homme

le plus audacieux devant le public.

En me disant adieu, au retour du train, le soir, mon frère me recommanda d'avoir l'oeil ouvert, puisque Galarneau revenait, lui aussi, à St Hyacinthe. La locomotive salua St-Hugues longuement et, "en route!" cria le conducteur.

A peine avions-nous filé le premier mille, à une allure plutôt modeste, que je sentis tout à coup la pression d'une main de fer sur mon épaule.

Il faut vous dire, entre parenthèse, que j'avais complètement oublié la recommandation de mon frère, et qu'au lieu d'avoir l'oeil ouvert, je l'avais à demi fermé. En ce temps-là, voyez-vous, tous ceux qui n'étaient batailleurs ni peureux, avaient le sommeil facile, quand ils voyageaient par chemin de fer, car la route était toujours longue et monotone.

Mes amis, l'étreinte de Galarneau était formidable. Elle me causa une douleur vive, mais je ne me plaignis pas. Je lui demandai ce qu'il me voulait.

Le fier-à-bras répondit que malgré

sa réputation et malgré l'ampleur de mes muscles, il était de taille à m'entraîner et que pour prouver ce qu'il avançait il allait sur-le-champ m'élever sur le plancher. Et il eut le malheur d'accompagner ces menaces d'un geste que je n'aime pas, puisqu'il a pour effet d'annihiler un homme. Je parai le coup de mon mieux, et, saisissant Galarneau par le milieu du corps, je l'enlevai jusqu'au plafond du char et je le rabattis avec violence sur un banc qui se trouvait tout près de nous. Le malheureux tomba à califourchon. Ses yeux devinrent hagards, sa respiration saccadée, et sa tête retomba sur sa poitrine. Je crus l'avoir tué, et, pour la première fois de ma vie, une frayeur indicible fit couler la fièvre dans mes veines.

Les incidents que cet exploit fit naître sont assez typiques. En se protégeant contre le plafond, Galarneau avait saisi la corde du sifflet de la locomotive. A cet appel insolite, le mé-

canicien en proie à une émotion qui s'explique, avait fait jouer les freins. Les voyageurs, stupéfaits, ne savaient que penser. Enfin, lorsqu'on aperçut Galarneau, inconscient, l'émoi fut à son comble. Une voix cria: un meurtre!

Mais comme toujours, après la tempête, l'apaisement se produisit.

J'eus l'approbation de tous les voyageurs.

Cependant l'état désastreux de Galarneau inspirait des craintes. Je n'étais pas le seul à le croire mort. Le notaire Fontaine, de St Hugues, et un médecin de St Clmon, éprouvaient la même inquiétude.

Heureusement, Galarneau reprit ses sens, après avoir été secoué de toutes façons. Depuis, il m'a jamais insulté. J'ignore cependant si la leçon lui a été salutaire. Quoiqu'il en soit, je vous assure que Galarneau n'était pas un enfant.

Il me faut bien avouer toutefois que je n'ai pas toujours eu le dessus, dans les difficultés qu'une longue carrière de voyage a pu m'apporter.

Un jour, en effet, il m'arriva enfin de rencontrer "mon homme."

Hâtons-nous de le dire: celui-là, c'était un juge; un vrai juge, qui me trouva coupable de n'importe quoi et me condamna à l'amende et aux frais de mon procès.

C'était il y a quelque dix-huit ans, dans une petite ville du New-Hampshire, où je donnais une représentation.

La majorité des gens, dans ce coin du paradis de l'Oncle Sam, était allemande.

A la porte de la salle, où se tenait la séance, une douzaine de voyous se mirent en frais de faire le tapage.

Mon fidèle Lemelin, qui avait charge de la vente des billets, à la porte, vint me prévenir, et sur-le-champ je priai la police — des Allemands — d'entrer en scène.

Elle s'exécuta, mais pour ne faire

que sauver les apparences. Ce que voyant, je résolus de jouer moi-même au constable.

Empoignant le plus gros des turbulents, une masse de viande teuton- ne, je le jetai dans la rue, où il alla se mouder les côtes.

Or, moins d'une demi-heure plus tard, une armée de soixante gars à boutons jaunes et à longs bâtons envahit la salle.

Toujours des Allemands!...

L'un d'eux me lut un mandat d'arrestation et m'ordonna de le suivre.

La foule éclata en protestations indignées. On menaça de rosser les intrus qui, jugeant plus prudent de reculer, acceptèrent de me laisser, moyennant cautions, continuer la représentation.

Le lendemain matin, j'étais devant le juge. — Allemand, toujours Allemand, — et comme il me fallait partir au plus tôt pour d'autres parages, je crus plus sage de m'avouer coupable.

Résultat: un plat d'éloquence à la choucroute, de la part du savant magistrat, une amende de dix dollars et l'ordre d'avoir à payer tous les frais de la cause.

Le juge fut excessivement brutal dans ses remarques, ne me laissant même pas le privilège de donner mes explications.

N'importe, je me suis toujours félicité d'en avoir fait voir des chandelles à un de ses ventripotents compatriotes.

(A suivre samedi prochain.)

Pour copie authentique:

L. Cyr